

La fugue

de Manon Buselli

1.

Sois à la maison à 18 h pour les enfants, moi je n'y serai pas.

À la lecture du SMS de son épouse, Paul est d'abord contrarié d'avoir à changer ses plans. Puis il s'en veut de ne pas avoir prêté plus d'attention à leur conversation de la veille. Pour être honnête, il s'agissait davantage d'une dispute que d'une conversation, et Julia a peut-être quelques raisons d'être fâchée. Il avait un article à rendre, ce n'était pas le bon soir pour une engueulade, il a été négligent. Mais il est vrai aussi que sa femme est chiantie en ce moment. D'ordinaire, il fait des efforts pour ne pas laisser les choses s'envenimer. Il fait montre de patience et de retenue, écoute ses griefs, et s'abstient par élégance de lui reprocher cette insatisfaction chronique qui pèse sur leur couple depuis quelques mois.

Il quitte la salle de classe et s'isole un instant pour l'appeler. Il tombe sur son répondeur. Une, deux, trois fois. Cette absence de dernière minute ne l'arrange pas. Ça ne lui ressemble pas, Julia est tellement organisée, la mère parfaite – de ce côté-là, rien à redire. Il termine ses cours, quitte la faculté en avance. Enfin, pas vraiment, mais il avait rendez-vous et doit prévenir Alice de son empêchement maintenant. Elle est déçue. Il se sent un peu goujat de l'annuler alors qu'elle est déjà en route pour l'hôtel. Elle s'en remettra, et leur contrat est clair. Il la voit depuis presque deux mois. Elle suit son cours de « modèles



linguistiques » à la Sorbonne. Alice s'est révélée être bien plus qu'une élève brillante et appliquée. Ils parlent le même langage ; le rythme, l'intensité, la tonalité ; ils se comprennent et se font jouir sans mal. Paul regrette souvent de ne pas se donner plus de mal pour être un meilleur amant, une sorte de promesse qui devrait figurer de son côté du contrat. À cinquante-cinq ans, il assume de tromper sa femme parce qu'il a besoin de se rassurer. Il se sent vieillir. Il n'est plus aussi en forme, récupère moins bien les lendemains de cuite, dort mal ; il a même l'impression de perdre un peu de ses facultés auditives. Alice lui donne une illusion de victoire sur le temps. En seize ans de mariage, c'est la première fois qu'il a une relation suivie. Il ne culpabilise pas, il ne quittera jamais son épouse, il n'est même pas amoureux de sa maîtresse. Un type solide, quoi.

*

Le couloir est sombre, l'ampoule grésille, cela fait des semaines qu'il a prévenu le syndic, ça l'exaspère. Il introduit la clef dans la serrure, donne un tour, la porte n'est pas fermée. L'odeur de feu de bois embaume l'appartement comme chaque soir quand il rentre, été comme hiver, une odeur devenue familière, l'expression d'une paix qu'il ne saurait véritablement nommer. Depuis leur installation Julia voue un culte à cette cheminée. Elle peut passer des heures devant, à boire, lire, travailler, ne rien faire. « La cheminée de maman », c'est ainsi que l'appellent les enfants.

Il pénètre dans le séjour. Julia est assise dans son fauteuil, les jambes repliées sous elle. Plongée dans un gros livre, elle ne semble pas avoir remarqué sa présence.

« Ben tu es là, finalement ? C'était quoi ce message ? »

Silence. Elle ne bouge pas d'un cil.

« Chérie ? Ça va ? »

Il enlève sa veste, l'accroche au portemanteau, pose ses clefs sur la console de l'entrée et revient au salon.

« Julia ? »

Elle tourne une page.

« Mais réponds-moi. »

Il soupire fort pour souligner son désarroi. Va dans la cuisine se servir un verre d'eau au robinet, ouvre machinalement le frigo, le referme. Sur le bar il avise un tas d'enveloppes fermées. Habituellement, c'est Julia qui gère le courrier. Il décachette la première : les charges de copropriété. Ça l'exaspère.

« Chérie, qu'est-ce qui ne va pas ? Parle-moi. »

Elle a l'air d'aller foutrement bien et elle se tait, obstinément.

« Mais enfin, ça n'a aucun sens. Lâche ce bouquin et regarde-moi ! »

Ça se bouscule dans sa tête. C'était quoi le problème hier ? Elle lui reprochait... Ah oui ! D'être devenu « tranchant », « autoritaire », de la « dénigrer » ? Et lui, il lui a sorti quoi ? Que l'appartement était de plus en plus en bordel... Merde ! Pas glorieux, il faut l'admettre.

« Chérie... Je suis désolé pour hier soir. »

Il se tient debout face à elle. Il se contenterait d'un signe, d'un mouvement. Elle continue de lire, comme s'il n'existait pas.

« Julia, c'est ridicule. Dis-moi ce qui ne va pas. »

Le feu crépite dans la cheminée. Une bûche se fend dans l'âtre en un grand *crac* moqueur. Ça l'exaspère.

« Mais MERDE à la fin ! »

Julia pose son livre sur le guéridon, se lève et, sans un regard, traverse le salon, l'entrée. Il la suit, par réflexe, l'interpelle encore. Elle parcourt le long couloir qui mène aux chambres, de cette allure souveraine qui l'avait fait chavirer dès leur première rencontre et qu'elle a eu l'impudence de perfectionner au fil des ans. En regardant son cul chalouper, il est pris de panique. Mais qu'est-ce qu'il est bête ! Elle a découvert sa liaison. C'est ça, bien

sûr ! Il faut qu'il trouve une parade. Non, il faut tout nier en bloc. Toujours nier en bloc.

Julia entre dans la chambre et se déshabille, elle plie ses vêtements sur le lit. Elle entre dans la salle de bains, derrière le paravent. La vapeur envahit la pièce. *Elle est forte*, se dit-il. *Ou non*. Il doit s'inquiéter pour rien. Elle ne garderait pas son calme de cette façon pour un adultère. Elle est fâchée pour tous les trucs sans importance qu'il a dits hier et elle fait sa maligne. Debout sur le seuil de la douche, Paul, d'une voix placide et sans laisser transparaître son agacement, continue de prêcher pour un retour à la raison. Elle sort, il l'observe, nue, dans le miroir – ses côtes, son ventre creux, ses hanches à peine marquées –, la buée pare son reflet d'une sensualité altière. Elle passe devant lui pour attraper la serviette, le contourne comme un vulgaire poteau. Paul s'impatiente, la pousse légèrement du doigt.

« Parle. »

Elle se sèche, d'abord les jambes, puis le ventre, les bras. Il lui claque une pichenette de vilain mâme sur l'épaule.

« Parle. »

Elle met de l'ordre dans ses cheveux. Ce mépris insolent suscite en Paul un sentiment d'indignation teinté de colère.

« Parle ! »

Il la pousse sur le côté, surpris par la brutalité de son propre geste. Julia lâche la serviette au sol.

« Mais parle ! »

Elle se baisse pour la ramasser. D'un geste qu'il n'avait pas anticipé, Paul lui administre une claque sur les fesses. Il s'en blâme immédiatement – cela ne lui ressemble pas –, mais ne peut ignorer le frisson que lui procure ce son clair, retentissant. Son épouse, muette, s'enduit de crème, elle n'a même pas sursauté, la garce.

« Tu veux jouer, en fait ? »

Il est maintenant pressé contre elle, le sexe en érection. Il n'en revient pas de la puissance de son désir. Ce n'est pas Alice qui le fait bander comme ça.

« Tu sais que si tu ne parles pas, ça va être difficile pour toi de dire non ? »

Paul n'est pas sûr du tout de ce qu'il est en train de faire.

« Et que si tu ne dis pas non, je fais un peu ce que je veux de toi, ma chérie. »

Il reconnaît le goût acide qui pique sa gorge : c'est celui de la frustration. Il a un peu honte aussi, mais c'est bon. Il la retourne fermement, la colle contre le lavabo. Il tire ses cheveux blonds en arrière, embrasse son cou, la mordille. Elle sent le frais et le familier.

« C'est ça, Julia ? C'est ce que tu veux ? »

Julia pose alors ses deux mains sur le lavabo et se penche en avant, arquant le dos, pour lui présenter ses fesses. Paul est pris d'un vertige méchant, il sent qu'elle se fout de sa gueule, qu'elle a le contrôle, qu'elle nargue sa pulsion érotique. Ça aurait de la gueule s'il la plantait là, mais il dégrafe son jean et c'est sa bite qu'il plante fort en elle, sans pouvoir retenir un gémissement de plaisir en découvrant la chaleur de son vagin, l'humidité de ses parois gonflées. Il s'étonne de la précision de ce qu'il ressent en elle, c'est délectable, c'est la voie rapide pour...

« Maman, t'es là ? »

La voix de Simon retentit dans le salon. Paul a envie de botter le cul de son fils pour continuer à s'occuper de sa femme. Il murmure à Julia : « Ne bouge pas ! » Il jure entre ses dents et remonte son caleçon, referme son jean en manquant de s'étaler par terre, rentre sa chemise par habitude, se passe la main dans les cheveux. Il ouvre la porte et se retrouve nez à nez avec Simon, qui s'étonne : « Papa, qu'est-ce que tu fais là ?

– J'ai fini plus tôt aujourd'hui. J'avais envie de passer la soirée avec vous.

- Ah. Elle est où, maman ?
- Dans la chambre. Elle est fatiguée, je crois.
- Il faut qu'elle m'aide pour mon devoir de français.
- Elle se repose, là. Ta journée s'est bien passée ?
- Ouais, comme d'hab.
- Tu avais des évaluations ?
- Maths.
- Ça a été ?
- Ouais, on a trop bien manœuvré, on a triché, le prof a rien vu ! »

Simon pouffe et se dirige vers la cuisine d'un pas traînant. Paul est un peu désespéré de voir combien son fils aîné a l'air sot. Il rêve de rejoindre sa femme, qu'il espère encore nue, quand la porte d'entrée s'ouvre à nouveau. Cette fois, c'est Esther, la nounou anglaise, qui rentre avec Gabriel.

« Papa !

- Salut, mon grand. »

Gabriel ôte son manteau et ses baskets, les range dans le placard. Il embrasse Esther pour lui dire au revoir, lui demande, dans son anglais déjà presque parfait, si le lendemain ils pourront s'arrêter au parc plutôt qu'à la bibliothèque, et va rejoindre son frère. Paul échange avec la nounou quelques mots d'usage, la remercie chaleureusement. Au moment où il referme la porte, il voit Julia les rejoindre, en peignoir, les cheveux encore mouillés. Il s'avance vers elle, avec la ferme intention de lui agripper le bras et de trouver une excuse pour la ramener dans la salle de bains. Elle l'esquive avec grâce, poursuit son chemin. Paul se sent con. Con et terrifié.

*

« Maman est trop forte. Moi j'tiendrais jamais aussi longtemps. » Paul a réuni les garçons pour un conciliabule. Assis côte à côte sur les tabourets hauts de la cuisine, tournés vers le salon, ils observent Julia. Elle est affalée dans le canapé, les jambes croisées posées sur la table basse, devant une émission de variétés à la télévision.

« On fait des paris ? s'amuse Simon.

- Inutile. Votre mère, quand elle a une idée en tête...
- On n'a qu'à la faire rire, tente Gabriel. Bite ! Chie ! Prout !
- Elle a souri.
- Alors elle a perdu ?! demande Gabriel, plein d'espoir.
- Au moins, elle n'est pas sourde.
- Maman, j'ai eu un 5 en géographie, lance Simon.
- Elle dit rien.
- Et 3 en français.
- Allez, dis quelque chose, maman.
- C'est vrai, tu nous fais flipper là.
- Réfléchissons, propose Paul. Hier soir, on s'est un peu disputés tous les deux, pas grand-chose.
- Ouais, elle était vénère, elle s'est excitée toute seule parce qu'on avait pas mis la table.
- Et moi elle m'a dit que j'étais épuisant à tourner autour d'elle en lui demandant des trucs.
- Bon, ça montre bien qu'elle est fatiguée en ce moment. Ce n'est peut-être rien. Elle se repose. Voilà, elle se repose.
- Quand même, c'est bizarre.
- J'ai jamais vu maman comme ça.
- Tu te rends compte du stress que tu infliges à nos enfants, Julia. Tu n'as pas honte ?
- Parle, maman.
- On dirait Mamilou, remarque Gabriel.
- C'est vrai. Tu vois, Julia ? Ton fils te compare à ma mère !
- Elle a bâillé. On l'embête, tu crois ?

- Je pense que votre mère se fiche de nous.
 - Et si on jouait avec elle ? demande Gabriel. Allez, chut...
 - Laisse tomber, elle est trop forte.
 - Essayons, persévère Paul. Chut.
 - ... »
- Simon s'esclaffe.
- « C'est bon, j'arrête, trop naze ce jeu. J'ai faim.
- Tu as raison, ça a assez duré. À la douche les garçons, il est déjà 19 heures.
 - Oh non !
 - Si. Pendant ce temps, je commande des pizzas.
 - Yes !
 - On se fait une soirée pizza et PS4 ?
 - Maman ne dit rien...
 - Eh bien, qui ne dit mot consent. À la douche !
 - C'est trop cool la vie quand tu te tais, m'man.
 - Simon ! »

2.

L'air frais du matin envahit la pièce. Julia remonte la couette jusqu'au menton et ouvre un œil pour découvrir Paul, penché au-dessus d'elle, habillé comme chaque jour de la semaine d'un jean et d'une chemise blanche infroissable de chez Brooks Brothers, « présentable même après douze heures de vol ». Sa tête, en revanche, est sérieusement froissée. Il a moins bien dormi qu'elle. Première victoire.

« Chérie, lève-toi. »

Il lui caresse l'épaule.

« C'est l'heure... »

Il la secoue un peu plus fort.

« Je vais être en retard, tu dois t'occuper des garçons. »

Elle savoure son expression de gosse perdu et lui signifie d'un sourire qu'elle n'a pas l'intention de bouger.

« Je ne comprends pas... »

C'est un bon début, pense-t-elle. Paul lui pose une main sur le front. Elle se retient de rire.

« Dis-moi ce qui ne va pas. »

Certainement pas. Julia prend son téléphone portable sur la table de nuit, lance la matinale de France Inter et s'enfonce un peu plus sous les draps. Résigné, Paul sort de la chambre en marmonnant que, décidément, elle commence à le faire chier.

Julia se prélassait au son de la maisonnée qui s'ébroue sans elle. Les cris de Paul, les portes qui claquent, les pas pressés des garçons. Elle y puise une grande satisfaction. Cela fait des années qu'elle fait tourner la famille et gère les contraintes du quotidien.

« Ministre du foyer », c'est le surnom que lui a attribué son mari. Les courses, le ménage, les bains des enfants, la préparation des repas, la gestion des activités, les déplacements, les invitations, l'organisation des voyages. Elle s'acquitte de toutes ces tâches, et d'autres encore, avec un grand plaisir, mais récemment il lui est venu l'ambition folle de recevoir quelques témoignages de gratitude pour ses services. Quand elle tend la perche à Paul ou aux garçons, espérant modestement récolter un merci, elle n'obtient que des haussements d'épaules ou des sourires empruntés. Bien sûr, elle a participé à l'instauration de sa propre servitude domestique. Quand elle a rencontré Paul, elle a investi leur couple, leur maison, leur famille, de manière entière et absolue. Elle a veillé chaque jour à ce que les enfants ne manquent de rien. Elle a voulu régner. Alors qu'elle pouvait faire son chemin dans l'édition, elle a orienté sa carrière vers la traduction littéraire pour avoir la possibilité de travailler de chez elle et garder une mainmise sans partage sur le quotidien, persuadée que le quotidien, après tout, c'est un jour après l'autre, et que donc, à la fin, c'est tout.



Au fond, Julia pense qu'elle a peu de raisons de se plaindre. Elle a eu la chance d'aimer et d'être aimée, de s'épanouir dans un métier qui lui plaît, de jouir d'une aisance financière qui lui assure des nuits tranquilles. Mais Julia est aussi atteinte d'une affliction qui ne s'ignore pas facilement, elle est lucide. Et depuis des mois, elle sent bien qu'elle est gagnée par une forme d'aigreur et de lassitude. Elle serait la première à se tancer vertement, à s'accabler d'une certaine indolence capricieuse, si l'analyse objective du champ de bataille n'avait consolidé l'idée qu'elle a quelques sérieux motifs de révolte : les hommes de sa vie ont un peu trop pris leurs aises, et le plus âgé des trois, ces derniers temps, lui donne plus souvent l'impression d'être une serpillière que la tapisserie de Bayeux.

Hier, elle a décidé de réagir. Et la seule idée qui lui soit venue est de faire une fugue. Qu'ils se démerdent un peu sans elle. Le temps est venu de leur manquer. Résolue, elle a envisagé différents scénarios. Comme elle ne parvenait pas à trancher, et pour s'exhorter à ne pas fléchir, elle a envoyé ce SMS. Le problème est que toutes les destinations auxquelles elle a pensé l'ont fait mourir de honte : le cliché de la bourgeoise qui se ressource à Quiberon ou à Biarritz, c'est un peu trop, même pour une insurrection féministe contre la charge mentale. Comme elle a accompagné sa réflexion d'une bouteille de blanc, le temps a passé trop vite et elle s'est trouvée prise au dépourvu quand le tintement des clefs lui a annoncé le retour de l'adversaire. C'est là que le hasard a forcé le génie et que, faute de meilleure stratégie, elle a pris le parti de se taire.

Comme chaque matin, Julia se prépare un bol de café et va allumer le feu. Pour un plan improvisé, les premiers effets sont inespérés : Paul est paumé, bousculé, blessé, attentif, sur ses gardes, et il a commencé à bien la baiser. Elle est ravie que le coït ait été interrompu, même si elle était au bord d'une jouissance inédite. Peu importe, la partie est lancée. Elle ne sait pas où va les conduire ce jeu, mais elle se sent vivante et conquérante.

Le soleil complice entre par la baie vitrée et lui caresse le dos. Elle est d'une humeur parfaite pour avancer dans cette traduction prestigieuse qu'elle a emportée contre des confrères plus aguerris. Elle a conscience que sa guerre est davantage dirigée contre l'ennui que contre son mari, mais il est dans le chemin, et il est coupable de collaboration avec l'ennemi. Il n'avait qu'à se donner plus de mal et surtout, surtout, ne pas prendre cette habitude déplorable de si mal lui parler. Elle le connaît, elle devine ses peurs, son insatisfaction, sa probable maîtresse, banalement jeune et forcément admirative. Il vieillit, le pauvre, et même pas capable de voir qu'il vieillit plutôt bien.

Sur le canapé il y a le pull en laine de Paul, par terre une brique de Lego oubliée. Paul lui demande un Lego à chacun de ses anniversaires. Il a eu le dernier Range Rover pour ses cinquante-cinq ans, la semaine précédente. Elle a toujours aimé l'enfant en lui, cette part d'innocence revendiquée. Il a très vite partagé sa passion avec Simon, puis Gabriel. Le Lego d'anniversaire est devenu une tradition qu'ils guettent impatientement chaque année. La chose est convenue : après le déjeuner de fête, ils ouvrent ensemble le paquet, s'extasient un moment sur le nombre de pièces ou l'esthétique du modèle et, dans une émotion à peine contenue, assemblent les morceaux jusqu'à la fin de la journée. C'est une scène à laquelle Julia a souvent assisté, et qui l'a toujours attendrie ; une complicité silencieuse entre un père et ses fils, un moment de jeu où règne un certain niveau de compréhension, d'exigence aussi. Elle admire en eux trois ce qu'elle a construit, ce foyer, au cœur de sa vie, cette bulle de sécurité où il lui semble qu'elle échappe à la dureté du monde et de l'arbitraire. Julia se penche et souffle sur les braises pour les raviver.

*

« Je me suis arrangé avec ta mère, elle prend les enfants cette semaine. »

Toute à sa traduction, elle ne l'a pas entendu rentrer. Elle jette un coup d'œil à la pendule : il est 13 heures. Julia salue intérieurement l'initiative de son mari. En douze ans, ils n'ont jamais laissé les garçons à sa mère en période scolaire, alors qu'elle habite près de l'école, ne demande que ça, que les enfants ne demandent que ça... Pourquoi ? Parce que ce n'est pas responsable ? Parce que de bons parents ne se conduisent pas ainsi ?

« On va avoir du temps pour nous. »

C'est la première fois qu'elle voit Paul manquer un cours – une rigueur qu'elle a longtemps admirée mais qui, avec les années, s'est transformée en rigidité.

« Julia, pose ton ordinateur, s'il te plaît. J'ai annulé mes cours pour toi, alors fais un effort. »

Ce « Fais un effort » scelle la détermination de Julia. Elle jouera jusqu'à la défaite totale de Paul. Lui se saisit d'une bouteille de scotch, de ses cigarettes, d'un cendrier et va se caler dans le canapé, jambes écartées, un vrai cow-boy. Il s'essaie quelques minutes au silence, sirotant son alcool à petites gorgées un peu trop appliquées. Julia le connaît par cœur : à la respiration, aux battements de cœur, à la déglutition près, elle sait qu'il bout, il fulmine.

« Au début, j'avoue, ça m'a contrarié, ton manège. »

Elle est curieuse de le voir dévoiler sa main.

« Par rapport aux enfants ce n'était pas très élégant, alors je les ai enlevés de l'équation. »

Elle se régale de son interprétation de petit caïd.

« Tu as des reproches à me faire, des récriminations, peut-être légitimes, quant à la bonne marche de notre mariage. Mais un mariage c'est un dialogue, et ton silence est coupable. »

Julia croise les jambes et le fixe, impassible. Elle commence à être excitée par son hostilité et se repasse les images de la levrette avortée de la veille.

« Si tu persistes à te taire, tu n'es plus vraiment ma femme, tu te transformes en objet. Alors attends-toi à ce que je te traite en objet. Ça va me changer d'être un gros macho, me changer et me plaire. Au moindre claquement de doigts, tu vas m'obéir, si j'ai envie que tu rampes jusqu'à moi pour me sucer pendant que je finis ce whisky... »

Elle ne le laisse pas finir sa phrase, se met à quatre pattes et avance vers lui, essayant de ne pas trop afficher l'amusement qui la gagne en voyant ses sourcils s'arquer de surprise et sa bouche s'arrondir. Il veut jouer au macho, elle va jouer. Age-nouillée entre ses jambes, elle lui ôte ses chaussures, défait la boucle de sa ceinture, lui enlève son pantalon, son caleçon, écarte ses genoux. Son sexe est encore mou, elle le prend en entier dans sa bouche, l'aspire pour le faire gonfler et, entre deux doigts, le branle doucement. Quand il est suffisamment dur, elle retire sa main et lèche son gland avec application. Elle ondule des hanches pour donner du rythme à ses mouvements de langue. Paul se cambre. Elle avale sa bite jusqu'à la sentir cogner au fond de sa gorge, la libère, la reprend, l'embrasse, monte et descend, elle ne lui laisse aucun répit.

« C'est tellement bon, aaaah chérie... »

La respiration de Paul s'accélère, son souffle se fait plus rauque, plus court. Qu'est-ce qu'il disait tout à l'heure ? Ah oui : « Au moindre claquement de doigts. » Ça l'inspire. Elle mouille son majeur et, lentement mais d'un seul mouvement, l'enfonce dans son cul.

Il pousse un cri et éjacule fort et loin sur sa chemise. Dans son râle, il y a du plaisir, de la sidération et de la gêne. Jamais elle ne lui avait donné du plaisir comme ça, il appartient à une génération qui n'est pas très à l'aise avec cet orifice. *Une parfaite conclusion pour la manche du matador*, pense-t-elle.

Paul a les jambes qui tremblent quand il se lève. Il ramasse ses affaires et file, l'air défait, vers la salle de bains. Julia retourne

s'asseoir devant le feu, se replonge dans sa traduction. Elle a hâte de voir comment il va rebondir après ça. Elle espère qu'il va trouver les ressources pour se montrer un peu plus coriace. C'est presque trop facile jusque-là.

3.

Paul maudit Paris. Il est 8 h 30, il vient de crever sur le pont Alexandre-III. Quelques chauffards mécontents klaxonnent, d'autres hurlent leur colère. Pas un con pour l'aider. Pourquoi faut-il toujours que les emmerdes arrivent par paquets ? Il se sent gagné par une hargne corrosive, mais il la réprime et se concentre sur sa tâche. Il repart vingt minutes plus tard, excédé et plein de cambouis. Il a quinze minutes pour arriver à la Sorbonne, c'est perdu d'avance. Il reçoit un message d'Alice qui lui « offre une chance de se rattraper » et lui propose de le rejoindre discrètement à son bureau à l'heure du déjeuner. Il n'a rien à lui donner, pas le temps, pas l'envie. Il répond par un laconique *Désolé, pas possible aujourd'hui*.

Installé à son bureau, Paul attend un signe, une nouvelle. Il essaie de s'occuper, de terminer son article, mais il n'arrive pas à se concentrer. Deux jours ont passé depuis l'incident de la pipe. Deux jours à se croiser, se toiser, à ruminer sa vengeance. Mais rien ne lui est venu, il n'a pas osé engager de nouvel assaut depuis que sa femme lui a mis un doigt dans le cul.

Paul est un être rationnel, il a une manière d'aborder le monde carrée, méthodique, qui ne supporte pas l'arbitraire. Dans son métier, il est tenu d'abstraire, à partir de données concrètes, ce qui a valeur signifiante ; les concepts utilisés sont clairement définis et cohérents, les enchaînements sont démonstratifs, c'est-à-dire conformes à des règles logiques. Julia ne parle plus,

cela ne fait aucun sens : pas de postulat de départ, pas de but affiché. Sans règles du jeu, pas de victoire possible. Ou plutôt une seule : pour faire cesser ce manège, il doit trouver le point de rupture de sa femme.

Il se lève dans un mouvement d'impatience et tourne en rond dans ses neuf mètres carrés. D'habitude, il se sent protégé dans cette pièce sombre, au milieu des feuilles volantes et des essais. Ce midi, il étouffe.

« Qu'est-ce qui pourrait la faire craquer, marmonne-t-il pour lui-même. Comment lui faire crier "pouce" ? »

Quand l'idée lui vient, elle est si parfaite, si simple, si imparable qu'il improvise une petite danse de la victoire. Il décroche son manteau en laine vierge de la patère – Julia le lui a offert à Noël dernier. Dans le couloir, il croise un collègue qui le salue d'un geste timide. Personne n'ose l'approcher depuis quarante-huit heures, même ses étudiants, d'ordinaire bravaches, l'évitent comme s'il était radioactif. Mais cette fois il sourit à tout le monde en quittant la Sorbonne pour descendre au parking. Dans sa voiture, Paul entre dans l'application web de son téléphone et tape « Escort ».

*

Il trouve Julia à l'endroit exact où il l'a laissée ce matin. Dans son fauteuil, l'ordinateur sur les genoux, toujours en pyjama. Quand elle le voit entrer, une jeune femme à son bras, elle l'ignore et retourne à son travail. *Elle est forte*, pense-t-il, *mais pas assez pour ce qui va suivre*. Paul ne s'encombre pas de présentations. Il débarrasse l'inconnue de son manteau puis l'invite à s'asseoir sur le canapé. Il s'installe à côté d'elle et l'enlace avec une tendresse exagérée. Il lui caresse les cheveux, la nuque, s'attarde un peu sur ses seins. Il se détourne d'elle un instant pour observer la réaction de sa femme. La jalousie a souvent été au cœur



de leurs débats. Quand Paul la critiquait comme une passion vaine, qu'il fallait dépasser, Julia y voyait le signe d'un amour réel et singulier. La jalousie est peut-être un vilain défaut, mais aujourd'hui elle va lui faire remporter le match.

Enfin Julia réagit ! Elle pose son ordinateur sur la table basse et se lève. Paul exulte. Elle se dirige vers la cuisine, ouvre le placard et en sort trois verres à pied. Elle débouche une bouteille de vin rouge, dispose quelques olives dans un ramequin et revient au salon, un plateau à la main. La baie vitrée est ouverte, l'odeur de la pluie emplît l'appartement. Le silence est encore plus pesant. L'escort a été bien briefée mais la situation est pour le moins étrange. Julia remplit les verres, leur en tend un, elle lève le sien comme pour trinquer à cette journée pleine de promesses. Paul est ahuri, il tente de cacher son trouble et rassemble son courage, il faut aller plus loin, c'est tout. Elle pense qu'il n'osera pas, c'est ça, eh bien il va exposer son bluff. Il passe une main sous la jupe de son invitée, la remonte lentement, jusqu'à découvrir entièrement ses cuisses. Elle ne porte pas de culotte. Ce geste ne provoque en lui aucun désir, il est trop concentré sur la partie, peut-être un vague contentement à sentir une peau nue sous sa paume moite de dépit. Il écarte ses lèvres délicatement, caresse sa chatte et se penche pour lui rouler une pelle outrageusement langoureuse. *Prends ça, Julia !* Quand il tourne la tête, il voit sa femme allumer une cigarette et laisser échapper un rond de fumée. Elle les observe, fascinée, comme au spectacle. Cette fois, Paul sort de ses gonds et, dans un geste maladroit, renverse son verre de vin sur son pantalon. Exaspéré, il quitte la pièce pour aller se changer.

Quand il revient, Julia est à genoux sur le parquet, la tête entre les cuisses de la fille. Ce n'est plus son épouse, c'est une maîtresse lubrique qui flaire, lape, lèche. Ses coups de langue sont irréguliers, frénétiques. Elle enveloppe le sexe tout entier. Debout au milieu du salon, Paul observe la scène, les bras ballants.

L'inconnue frotte sa vulve contre le menton de Julia, dégoulinant de son jus. Julia gémit, c'est bon d'entendre à nouveau sa voix. L'invitée se laisse aller à l'excitation et supplie Julia de continuer, encore et encore. Elle pousse un cri. Elle reprend son souffle, calme ses tremblements, puis attire à elle Julia et l'embrasse comme une prière. Bouche, seins, chatte, cul, tout est baisé, tout est peloté. Paul est abasourdi.

Devant cette scène d'un érotisme à se damner dont il n'a pas profité une seconde, il est forcé de reconnaître que son épouse est, décidément, une adversaire de taille.

4.

Nue dans son lit alors que la nuit tombe dehors, Julia savoure un répit avant la reprise des hostilités. Paul a eu besoin de trois jours pour se remettre de sa défaite sur le front de la jalousie. Il a tourné en rond, engouffré des hamburgers devant des séries et, entre soupirs et ricanements, il a globalement continué à mal lui parler. Dans cet affrontement, comme dans toutes leurs disputes précédentes, il se montre uniquement préoccupé d'avoir le dernier mot. Le jeu est excellent pour leur vie sexuelle mais Julia est moins optimiste pour ses conséquences sur leur vie sentimentale. S'il veut la faire craquer, il va falloir frapper plus fort pour produire une étincelle. À l'énergie combative déployée par son mari au réveil, elle a compris qu'une nouvelle manche allait se disputer le soir même.

Paul entre dans la chambre. Elle lui trouve un air étonnamment assuré. Il retire ses vêtements, les pose nonchalamment sur le paravent. Il se lave le visage, se brosse les dents. Julia s'impatiente. Le rituel enfin terminé, il s'approche d'elle, l'embrasse, lui caresse la joue avec tendresse.

« Reste là, mon amour, ne bouge pas. »

Paul s'avance vers la fenêtre, ouvre grand les rideaux, puis les volets, laissant passer tout le froid de l'hiver.

« J'ai un cadeau pour toi. »

Il sort un godemiché en forme de lapin de sa sacoche. L'image incongrue de son mari dans les allées d'un sex-shop la fait sourire. Paul tire la couette, la repousse au pied du lit. Julia jette un regard à l'extérieur : les appartements dans les immeubles d'en face sont encore allumés.

« Je veux te voir. Je veux que tout le monde puisse te voir. »

Alors, c'est ça ! Aïe, il la connaît bien. Julia a toujours éprouvé une grande résistance à se montrer ; par bienséance, par pudeur, même à la plage, elle continue de se cacher derrière un paréo, tout juste sortie de la mer. Paul s'est souvent moqué de cette pudeur excessive.

« Tu vas te masturber pour nos voisins. »

Julia doit reconnaître que son mari frappe fort. Elle pourrait refuser l'épreuve, continuer à se taire et enfiler un peignoir. Mais, d'une part, il faut bien que le jeu s'achève un jour – au plus tard quand rentreront les enfants –, et de l'autre, elle ne veut pas lui donner la satisfaction d'une capitulation.

D'un geste qui mime l'assurance, elle prend le vibromasseur. Elle le pose sur son sexe, serre les cuisses et ferme les yeux.

« Ne sois pas si pudique, Julia. Écarte. Tout le monde doit pouvoir admirer ta chatte. »

Paul jubile. Julia l'entend à son ton plein de morgue. Elle a toujours refusé de faire l'amour quand ils auraient pu être surpris ou entendus. Paul le lui a souvent reproché, regrettant son manque de spontanéité.

« Bien sûr, tu n'es obligée à rien, ma chérie. On pourrait simplement en parler. »

Julia prend une inspiration, ouvre les jambes en grand. Elle fait glisser l'objet sur son clitoris, doucement d'abord, puis un peu

plus vite. Elle appuie sur le bouton pour régler la vitesse des vibrations. Elle commence à se sentir bien, à se sentir libre. Elle joue, s'agite, se cogne. Quand elle sent l'orgasme monter, elle s'arrête un instant, reprend son souffle. Paul est debout à côté d'elle, la confusion qu'elle lit sur son visage attise son audace. Elle se redresse, sort du lit, excitée par sa propre témérité.

« Julia... »

Elle se dirige vers la fenêtre. Paul tend le bras pour la retenir, puis renonce. Debout, à la vue des curieux qu'elle imagine cachés derrière leurs stores, Julia se penche, s'accroche d'une main à la rambarde. Elle est parcourue d'un frisson. Elle se sent intimidée mais prend du plaisir à franchir ses propres lignes rouges. Elle s'enfonce le vibromasseur dans le vagin.

Au premier étage de l'hôtel particulier voisin, elle voit le vieil Italien à son balcon, cet homme aux cheveux blancs et à l'élégance naturelle qu'elle salue régulièrement le matin en ouvrant ses volets. Ils ne se sont jamais parlé, mais elle l'a secrètement nommé Vittorio, en référence à Gassman, son acteur préféré. L'Italien lui offre un sourire franc et large, Julia y trouve un signe d'encouragement. Elle se cambre, accentue les mouvements de son corps, se caresse pour lui. Comme en réponse, Vittorio sort son sexe et se branle de concert. Julia savoure cette complicité inattendue. La tête renversée en arrière et les yeux baignés de larmes, elle est en extase. L'Italien rit et lui crie sa joie. « *Brava bella !* »

Au deuxième étage, c'est la belle femme au chapeau qui apparaît. Julia la croise tous les samedis matin à la boulangerie, elles échangent parfois quelques mots. Par son regard et son sourire, la femme lui déclare son admiration, elle l'applaudit. Julia le reçoit comme une décharge d'énergie, elle accélère les va-et-vient, le vertige est puissant. Elle hurle en jouissant. L'Italien aussi.

Ivre de bonheur, elle retire le sex-toy, le pose sur le parquet et, dans un geste digne de la commedia dell'arte, salue son public.



Quand elle se retourne, Paul est assis sur le lit, on dirait un pantin désarticulé.

5.

Le réveil n'a pas encore sonné, Paul contemple Julia assoupie, il a peu dormi cette nuit. Agité, anxieux, il a fouillé dans sa mémoire, entrepris une remise en cause profonde de son comportement, révisé l'histoire entière de son couple et, à la fin, n'a pas trouvé le début d'une réponse à la question : mais comment en sont-ils arrivés là ? Il voudrait que Julia lui explique. Pas pour gagner la bataille, pour comprendre. Il s'est souvenu d'à quel point il dépendait d'elle pour apaiser ses doutes, juger de la pertinence de ses idées. Elle a toujours été sa critique bienveillante. Et il n'aurait jamais imaginé que son silence puisse le plonger dans cet espace inerte, un vide où tout raisonnement se délite en aporie. Sans elle, il s'enlise dans un endroit chaotique à la géométrie trompeuse, sans prise, sans trajectoire. Ce doit être cela, la solitude.

Paul soulève la couette et observe le corps de Julia, longtemps, ce corps trop maigre qui ne cesse de l'émouvoir. Elle est allongée sur le ventre, une jambe repliée sur le côté. Il lui mord une fesse pour la réveiller. Elle sursaute mais ne bouge pas, indolente. La marque de ses dents mal alignées apparaît, cette image lui plaît. Il se lèche les doigts, les glisse à l'intérieur de son sillon, le caresse, l'écarte, joue avec son trou qui se dilate. Il a envie de la prendre brutalement. Pas pour lui faire mal, pour la conquérir, l'engloutir. Un désir furieux et amoureux. Il s'allonge sur son corps chaud de la nuit, l'écrase. Il entrelace ses doigts avec ceux de sa femme, l'immobilise d'une pression soutenue et s'enfonce dans ses fesses blanches. Il n'y a aucune résistance. Il bouge

d'avant en arrière, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Paul s'enivre, le cul de Julia est un endroit de bonheur et il aurait dû insister pour la sodomiser bien avant. Pourquoi s'est-il toujours retenu de tant de choses ? À en laisser l'envie s'éroder, à en perdre le goût du jeu et de la chasse.

Julia gémit, se cambre, elle appelle, elle demande, plus, plus loin, plus fort. Il resserre son emprise, poursuit ses assauts violents, jusqu'à l'orgasme. Chaque respiration après la jouissance lui donne l'impression de revenir d'un enfer voluptueux vers un paradis harmonieux. Il se retire et la fait se retourner.

Leurs essoufflements se synchronisent. Paul est troublé par la détermination qu'il lit dans les yeux de Julia. Il y a une déclaration dans ce regard mais, contrairement à ce qu'il envisageait depuis le début de cette guerre, il discerne maintenant une invitation au cœur du défi : elle sera toujours plus forte, plus jouissante, plus aventureuse, plus indécente, plus lubrique, plus sexuelle. C'est intimidant d'accepter cela, mais cela ouvre tant de possibles, c'est un bras d'honneur à l'ennui. Il pose une main sur son sexe, le pénètre. Il enfonce trois doigts, puis quatre, il a envie d'y mettre toute la main. Julia s'accroche à sa cuisse, la presse et la griffe pour contenir la pulsion. Paul est à un niveau d'abandon qu'il n'a encore jamais ressenti. Sans cesser la masturbation, il attrape son cou et serre jusqu'à l'étrangler. Elle bascule la tête en arrière. Paul se fige, relâche son étau, inquiet. Elle lui sourit, pose une main sur la sienne et serre avec lui. L'obscénité et l'intimité de ce geste le bouleversent. Alors il se penche et l'embrasse comme un homme éperdu. Il ferme les yeux. Il descend, se blottit un instant contre sa poitrine, et se glisse lentement en elle. Il reste comme ça longtemps, il vibre et s'apaise. Julia plante ses yeux dans les siens et accentue les ondulations de son bassin. Dans une variation syncopée de mouvements, ils font monter le plaisir et se font jouir dans un même élan.

Julia s'est rendormie. Ses lèvres sont entrouvertes, elle ronfle doucement. Cette image le fait chavirer de tendresse. Il sort du lit en faisant bien attention à ne pas être brusque. Il enfle un caleçon, récupère ses vêtements de la veille sur le paravent et sort de la chambre sans un bruit.

Dehors, ce matin de novembre est froid, le ciel est clair comme au sommet d'une montagne. Paul descend le long de l'avenue Victor-Hugo, règle ses foulées sur les bruits de la ville, les voix d'enfants, le brouhaha des marteaux-piqueurs, les klaxons des voitures. Il a la sensation de sortir d'un long sommeil. Il y a du monde à la boulangerie. Paul patiente, c'est agréable. Il écoute le babillage de la commerçante. Quand arrive son tour, elle prend des nouvelles de Julia et des garçons, et lui fait remarquer qu'il est un peu débraillé ce matin. Paul lui commande deux croissants et une baguette, la remercie avec un sourire si radieux qu'elle rougit de toute cette sympathie, dont elle ne devine pas la cause mais qui lui fait chaud quelque part.

Sur le palier, au moment de sortir sa clef, il remarque des fleurs et une boîte de chocolats devant sa porte. Il ouvre l'enveloppe posée sur le bouquet et lit : *Merci pour la beauté*, principessa. *Avec tout mon respect, Silvio*. Sur le post-it collé sur la boîte, il est écrit : *Et si on allait boire un verre ? 06 98 23 45 67. Nadège*. Paul rit et se sent chanceux d'avoir épousé une rock star. Il dépose les présents sur la console de l'entrée, enlève sa veste, l'accroche au portemanteau. Il prend le vase sur l'étagère suspendue, le remplit et y dispose les fleurs.

Julia est levée. Assise sur le tabouret haut de la cuisine, elle lit le journal en buvant son café. Debout dans l'encadrement de la porte-fenêtre, Paul l'observe un instant. Elle est belle, détendue. Il la rejoint, pose une main sur son épaule, exerce une légère pression pour lui signifier son retour. Il l'embrasse sur la tête, lui tend la boîte, le sachet de viennoiseries et la baguette.

« Les chocolats, c'est de la part de la voisine. Tu as aussi reçu des fleurs de l'Italien, je les ai mises dans le vase de l'entrée. »

Il contourne le bar, se fait couler un café, sort le beurre et la confiture du réfrigérateur, les pose devant Julia et s'installe à côté d'elle. Paul se sent exactement à la bonne place. Il trempe son croissant dans le liquide encore fumant. Mentalement, il passe en revue ses cours et ses rendez-vous de la journée, réfléchit à quelques arguments pour l'article qu'il doit écrire, se sent inspiré et concentré. Il se tourne vers Julia qui beurre sa tartine avec application, et peut-être aussi avec un peu de joie.

« Je dois partir, chérie, mon premier cours est à 10 heures. Je ne rentrerai pas tard ce soir. »

Il s'apprête à se lever, se ravise :

« Parle ou continue à te taire, je t'aime comme un fou. »

Julia lui caresse la joue et dit :

« Merci pour le petit déjeuner, mon amour. »



